

Frédéric Boyer

Personne
ne meurt jamais

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Une immense couverture jetée à même le sol dans ce qui serait un camp militaire au milieu de nulle part. Une couverture comme un lac sombre froissé immobile, de la fixité d'une pierre liquide.

Sur laquelle des hommes dorment vêtus de leurs uniformes sales et défaits. Ce sont des corps imbriqués, enlacés presque avec tendresse. On dirait des enfants dans une mer tiède. Leurs visages plongés dans l'inconscience du sommeil. Certains pieds nus. D'autres mal chaussés. On voit un ventre, un dos découverts. Une main inerte avec des ongles noirs et cassés. Les hommes ont dispersé leurs armes autour d'eux comme des bijoux abandonnés dont ils se seraient défaits à la hâte.

Un peu plus loin dans les herbes croissent dans l'ombre de très petits animaux parfois accrochés

les uns aux autres comme cela arrive aux êtres vivants sans idée d'un autre monde que celui au bout de leur vision et de leurs sens. Sauterelles aux fines jambes de danseuses vertes. Musaraignes de velours. Scarabées la carapace cirée. Petits observateurs sans mémoire, vissés dans l'herbe ou l'écorce, ou la poussière, témoins d'une vie parallèle minuscule et puissante.

En lisière du camp un homme veille assis sur une pierre près des soldats endormis. Probablement leur chef. Il reste longtemps la tête entre ses mains et, au bout d'un moment, il entend le souffle d'une brise dans les arbres. Il est tôt et ils ne sont pas morts. Lui entend des vagues se briser sur un rivage imaginaire. Un océan. Le jour se lève à peine. Puis l'homme se dresse comme un somnambule. De taille très moyenne avec un corps léger et musclé qui rappelle celui de certains cyclistes tremblant d'adresse sur leur légère machine ou celui d'un jeune torero désœuvré dans l'arène. Il a des yeux creusés par la fatigue, noirs et vifs. Les yeux d'un animal. Et de petites mains fines abîmées. Il porte une barbe de plusieurs jours comme celui qui est resté longtemps sans comprendre ce qui se passe autour de lui avant de se rappeler, beaucoup plus tard, qu'il a le cœur brisé.

Doucement, avec une lenteur presque paresseuse, il réveille un à un les soldats endormis. Il se penche sur l'un, touche un autre. Murmure leurs prénoms. Provoque grognements, soupirs, exclamations étouffées. Fait naître quelques rires aussi. Accompagnés de sourires vagues de reconnaissance stupéfaite et tirés de la moiteur collante des dernières heures de somnolence. Comme dans un ballet muet sur la couverture les corps des soldats s'accolent et se séparent. S'embrassent sur les yeux, le front et la bouche. Parfois dans le cou. Se relèvent en se donnant des coups fraternels qui les déséquilibrent. Et ils retombent en riant.

Tandis que certains se rhabillent et réajustent leur uniforme, d'autres s'arment lentement ou rangent et débarrassent le camp. D'autres à l'écart se lavent bruyamment les dents et le visage dans un seau rempli d'une eau jaune croupissante. Puis quatre hommes torse nu roulent l'immense couverture avec des gestes harmonieux, de cette précision effrayante presque gracieuse des gestes ordinaires souvent platement sordides et mille fois répétés. Ils chassent d'une main feuilles et poussière et quelques minuscules insectes, puis roulent leur sommeil commun avec leur fatigue et leurs mauvais rêves.

Maintenant la lumière du jour envahit le camp défait presque déjà évanoui. Les champs apparaissent. Les herbes vertes, les minuscules pierres brillantes apparaissent. Les rochers musclés apparaissent. Le corps épanoui des arbres apparaît comme le corps familial et perdu d'un père ou d'une mère. Les premiers oiseaux, les premières bestioles rampantes apparaissent. Tout le duvet frémissant du monde. Les petits animaux sauvages du début sont devenus plus nombreux et plus agités. Et les premiers papillons, avec la première chaleur notre petite sœur du matin. Des bruits envahissent l'espace. Les cris d'oiseaux forment une invisible voûte sonore. Des ombres furtives les accompagnent. Jaguars, hyènes, cochons sauvages ou belles antilopes. Avec les premières ombres dues au premier soleil. Avec la trace pâle de la lune encore dans le ciel balbutiant. Et les regards des soldats qui se sont grand ouverts sur ce monde. Il y a des yeux bleus et noirs. Une paire d'yeux verts avec l'éclat d'un couteau. Et aussi des yeux sans couleur, magnifiques, cernés, immenses et presque vides. Les yeux des hommes qui depuis longtemps n'ont plus eu d'autres pensées que la pensée de dormir.

Qu'est-ce qu'on fait d'eux? demande un soldat.

Il désigne trois corps immobiles jetés à terre dans l'ombre et les restes de ce qui fut leur camp. Chacun a le visage recouvert d'une cagoule de toile. Pieds et mains nus attachés. Il y a un corps plus petit que les autres.

C'est de la folie. Il faut que ça s'arrête. (C'est la voix d'un soldat encore à genoux dans l'herbe.)

On s'en débarrasse. (C'est la voix d'un autre soldat invisible.)

Pas l'enfant. On ne peut pas faire ça. (Une autre voix derrière.)

Enfant ou pas, il nous a tiré dessus hier avec les deux autres. (Une voix différente encore.)

On reste ensemble. On doit tout décider ensemble. Même ça. Même l'exécution de l'enfant.

Dit alors un grand soldat au corps sec et plus âgé que les autres apparemment. Il trouve cela si décourageant que ses épaules retombent en parlant.

Qui a peur? demande un soldat.

Répète ça...

Ça nous coûtera cher si...

Qui saura?

Ça ne vaut rien.

Quoi?

La vie de ce gosse.

Pas si petit que ça. On ne peut jamais leur donner d'âge précis.

Un gosse c'est un homme qui n'a pas de poches. Comme lui.

Un gosse c'est un gosse.

Ça n'a pas de recoins. Ça ne possède rien.

Je ne sais pas ce que c'est. Et je ne sais pas pourquoi faire tant d'histoires. On peut le fixer sur un arbre comme un oiseau qu'on cloue par les ailes.

Ça ne tiendra pas.

On ferait bien d'aller se recoucher...

Le temps passe. Le temps passe. Il faut décider.

Qu'est-ce qu'on fait?

Je voudrais dormir. Je voudrais dormir dormir dormir dormir. (La voix d'un soldat invisible.)

Plus de clopes. Merde. On les tue et on se tire avant la grosse chaleur.

On pourrait garder le plus petit pour nous. Lui apprendre quelque chose. Lui faire des choses. C'est comme une petite bête. Ce serait mal de ne pas en profiter un peu. Je veux dire avant de le...

On ferait quoi?

Est-ce qu'on sait faire autre chose?

Je ne sais pas... Autre chose que quoi?

Ça. Il fait un geste vague en direction de l'enfant.

Nous avons des devoirs. Nous avons des règles.

Dis-m'en plus...

Plus tard.

Maintenant les soldats sont prêts et rassemblés sagement comme une meute sous des arbres immenses. On assiste alors à l'exécution des deux prisonniers adultes. Il n'y a pas un bruit de trop. Le chef désigne un soldat qui sort lentement son arme de poing et l'applique sur la tête du premier prisonnier qui hurle sous sa cagoule. Il tire. La même scène deux fois. Après on dirait une toile ancienne, un dessin silencieux de Dürer avec chevaliers, chiens, diable et cadavres gravés parmi les silhouettes des arbres et des rochers. Sous la bonté aveugle des arbres immenses.

Certains soldats se tripotent les mains ou les cheveux. Avec une distraction forcée. L'homme de taille moyenne qui les a réveillés, très probablement leur chef, s'écarte de la troupe comme si soudain il ne pouvait plus supporter tout cela. Il les regarde tous. Il dit on entend déjà les oiseaux chanter. Écoutez. Il faut partir. Après il sera trop tard. La question se pose. On peut l'abandonner purement et simplement. Sans lui faire plus de mal. Il ajoute nous ne saurons plus ou presque ce qui reste de nous vraiment après avoir fait ça.

Non. Au petit maintenant. Dit l'un des soldats d'une très lente et douce voix épuisée.

Personne ne bouge.

Vous ne pensez pas faire ce que vous dites. Si vous faites ça on viendra nous chercher. Répond leur chef encore, au bout d'un moment. L'esprit de cet enfant viendra nous pousser dans le noir avec une épée tirée. Comme à chaque fois que dans cette foutue existence on a fait des choses qu'on ne voulait absolument pas faire. Et qu'on a faites précisément parce que c'étaient des choses qu'on ne voulait pas faire, et parce que précisément c'était l'occasion ou jamais de les faire en ne voulant pas les faire.

Dans la guerre on tue. (Une voix de soldat.)

Le chef : Dans la non-guerre aussi.

Mais là c'est la guerre.

Et qui t'a dit que c'était la guerre? demande le chef brutalement. Comment sais-tu, toi, si c'est la guerre ou pas? Est-ce que nous ne sommes pas toujours en guerre? Et si nous sommes en guerre depuis toujours, et si nous n'avons rien connu d'autre que la guerre, pourquoi tuer? Quand pourrions-nous ne plus tuer pour avoir une fois l'occasion de le faire, et pour avoir une fois l'occasion de ne pas le faire? Si nous sommes toujours en guerre pensant ne pas l'être comment savoir ce qu'on peut faire en guerre puisque nous ne connaissons pas ce que seraient nos droits et nos devoirs en temps de non-guerre? puisque nous sommes en guerre pensant ne pas l'être?

On ne te comprend plus. On veut se débarrasser de l'enfant. C'est propre et net. (Voix du même soldat.) C'est toi qui nous as réveillés. C'est toi qui nous as tirés du sommeil. C'est toi qui nous as rappelés à la guerre quotidienne une fois le jour levé. Et tu nous empêches de nous sauver.

Vous sauver où? demande le chef.

Nous sauver. C'est tout.

Qu'est-ce que ça veut dire?

L'enfant gémit soudain sous la cagoule. Tout le monde l'observe comme une chose d'un inven-

taire trop vite fait. Et à tour de rôle, dans une certaine cérémonie sauvage silencieuse, chaque soldat vient le toucher d'une main ou le pousser du pied presque délicatement. L'enfant se tait alors et ne bouge plus.

Il est si faible que ça? quelle espèce de gibier?

C'est la trouille. Il se pisse dessus.

Il aurait pu chercher à fuir cette nuit. C'est le plus malin des trois. Il nous a tiré dessus le premier. Petit salaud. On a eu un mal fou à l'attraper.

C'est amusant de tirer sur les autres.

Par n'importe quel temps.

Ce serait vraiment bon s'il n'y avait pas ce goût de merde après. Un goût fade d'une douceur si écœurante qu'on y revient forcément.

Trou du cul. Trou du cul. (Voix d'un autre soldat.) Une fois que tu y as pris goût, plus rien d'autre ne t'intéresse réellement. Parce que ce goût, ce goût... t'es forcé d'y passer et de te dire que t'aimes ça.

Parfois je n'arrive plus à m'expliquer comment j'ai pu tuer mon premier homme. (Une voix dans l'ombre.) Je l'ai forcément tué. Je sais que je l'ai tué mais pourquoi et comment je ne sais plus.

Les soldats se regardent pour savoir qui d'entre eux passera à l'acte.